

Mots / images

GABRIELLA ZALAPÌ

Le temps des mots

Début septembre 1982. Jean Genet ne se doute pas qu'en accompagnant à Beyrouth son amie Leila Shahid (alors présidente de l'Union des étudiants Palestiniens), sa plume lui sera à nouveau nécessaire. Lui qui n'a rien écrit depuis vingt ans dira après-coup: «Dans les livres et quand j'étais en prison, j'étais maître de mon imagination, j'étais maître de ma rêverie, mais maintenant je ne suis plus maître de ce que j'ai vu. Je suis obligé de me soumettre à un monde réel.»

Naît *Quatre heures à Chatila*, un texte inclassable.

Avertis le matin du dimanche 18 septembre par une infirmière norvégienne de l'hôpital de Akka à Beyrouth, Jean Genet et Leila Shahid tentent d'entrer dans le camp de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila. «Quelque chose de très bizarre se passe. Des gens affluent du camp de Chatila avec des blessures très étranges, des coups de couteaux, des coups de haches. À peine ils sont soignés, ils s'en vont chercher le reste de leur famille.»

Bien que refoulés par les militaires israéliens, fraîchement installés à Beyrouth et qui entourent le camp, Genet et Shahid parviennent enfin à entrer dans l'enceinte du site. Ils découvrent ce que les miliciens phalangistes ont laissé derrière eux: une montagne d'épouvante. Des milliers de corps inertes jonchent le sol. Bébés, enfants, femmes, vieillards, hommes; tous s'entrelacent dans l'immobilité. Le massacre a duré deux jours et deux nuits, du 15 septembre au 17 septembre 1982. Cinquante heures au total.

Je lis une fois, deux fois, trois fois *Quatre heures à Chatila*. Le texte de Jean Genet est dense, complexe: une minutieuse description de ce qu'il a vu du massacre, à laquelle il joint des souvenirs de son séjour auprès des feddayin palestiniens (pendant la période du «Septembre Noir» en Jordanie), et un réquisitoire contre les Israéliens, que Genet accuse d'avoir orchestré, aux côtés des phalangistes du parti de Bechir Gemayel, le carnage de Chatila.

En rentrant à la maison, Leila Shahid se remémore le visage brûlé par le soleil, couvert de cloques de l'écrivain. Il veut rester seul et s'enferme dans une pièce pendant trois jours. «J'avais passé quatre heures à Chatila. Il restait dans ma mémoire environ quarante cadavres.» Sous le choc, Jean Genet écrit. Chaque mot compte double.

«La photographie ne saisit pas les mouches ni l'odeur épaisse de la mort.» Lire Genet c'est parcourir l'espace du camp, enjamber les morts comme on enjambe des crevasses. Je frôle les murs, je pousse avec lui les portes bloquées par des pieds noircis: la décomposition est en marche. Mouches. Nous voyons des «yeux exorbités de faïence très blanche», nous scrutons ces torturés, «morts n'importe comment». «Il m'a fallu aller à Chatila pour percevoir l'obscurité de l'amour et l'obscurité de la mort. Les corps, dans les deux cas, n'ont plus rien à cacher.»

Amour et mort: toute la profondeur du texte tient à ces deux mots.

À l'amour de Genet pour les corps verticaux des feddayin qui se battent pour récupérer leurs terres spoliées.

À son amour pour leur gaité qui n'espère plus, «la plus joyeuse car la plus désespérée».

À son amour pour la Révolution en marche.

À la mort des ruelles du camp de réfugiés.

Tel un funambule, Genet accroche l'extrémité de la corde de son récit à un arbre en Jordanie, et l'autre bout, à une branche d'un arbre du camp de Chatila. Tendue, la corde véhicule de la lumière, surplombe le camp et ses kilomètres de «ruelles si minces, si squelettiques».

«C'est à ce moment-là que j'ai connu la Révolution palestinienne. L'extraordinaire évidence qui avait lieu, la force, le bonheur d'être, se nomme aussi la beauté.» La fierté qui émane des feddayin illumine les cadavres de Chatila, leur rend un visage, un souffle. Les voix des Palestiniennes jadis «sans fêlure» se superposent aux bouches désarticulées des massacrés. Avec les images du passé, Genet rappelle cet instant où les réfugiés se sont glissés dans la peau de combattants, refusant de voir leurs terres occupées. «La Palestine n'est plus un territoire mais un âge», écrit-il dans *Un Amoureux captif*.

Un soldat libanais demande à Genet (en pointant Chatila): Vous venez de là-bas? Oui. Et vous avez vu? Oui. Vous allez l'écrire? Oui.

Genet voit, écrit, saisit à pleine main la page blanche et la rend corrosive.

Le temps des images

« Mon esprit ne peut se défaire de cette «vision invisible»: le tortionnaire, comment était-il? Qui était-il? » écrit Genet.

Genet tu m'entends? Veux-tu toujours savoir qui sont les bourreaux? Veux-tu les voir?

En 2005, vingt-deux ans après *Quatre heures à Chatila*, sort le film documentaire *Massaker* des réalisateurs Monika Borgman et Lokman Slim. Durée: deux heures et quarante minutes.

Les cinéastes plongent dans des espaces anonymes vides, où six hommes seuls à l'image, parlent en alternance, debout, assis, accroupis. L'amnistie de 1991 pour tous les crimes commis pendant la guerre civile lave les mains des bourreaux de Chatila. Ils s'expriment sans risquer de finir en taule. Leur seule crainte: être reconnus et devenir l'objet d'une vendetta. Les réalisateurs, en échange de leurs témoignages, promettent l'anonymat. Les cadrages décapitent les têtes, les jeux de lumières confondent les corps avec d'épaisses ombres. La caméra fixe, zoome, se met en mouvement, tourne autour des hommes, s'approche et scrute leur épiderme. Je suis sur la peau des doigts qui saisissent un verre de whisky, celui qui aide à parler.

L'image est par moment granuleuse, sale.

L'un des tueurs s'accroche à une table, il y a celui qui tourne autour sur sa chaise à roulettes, nerveusement. Il y a l'autre aux ongles durs et celui-là, en marcel dont on devine les tatouages. La lumière est acide, jaune ou verte ou bleue.

Ceux que Genet a vus sans voir sont là, ce sont leurs voix, leurs veines, leurs mains enflées par la chaleur. Dehors des mobylettes klaxonnent.

Les bourreaux de Chatila racontent leurs vies de gamin de la guerre civile. «The good old days.» Plusieurs ont grandi dans la rue, ont été bercés au son des mitraillettes. Ce qui leur fait peur? Le silence. La mort? Ils vivent avec, s'endorment avec. Elle est quotidienne. Un homme entonne la chanson d'Elvis «It's now or never, come hold me tight». Nostalgie. Armes, grenades, drogues: Mandrax, LSD, Motoron. Cessez-le feu, guérilla, cessez-le-feu, guérilla. La caméra arpente la pilosité des bras, des mollets, se faufile entre les gouttes de sueur. «C'est dur de parler. Je ne l'ai jamais fait en vingt ans.»

Les hommes, pris dans le flux de leur récit, racontent comment Bechir Gemayel, l'allié des Israéliens, a voulu mettre de l'ordre dans ces gangs de jeunes sauvages qui n'ont peur de rien, comment il a rassemblé un contingent de 300 personnes en 1980 qu'il a envoyé en Israël. Entraînement militaire. Les adolescents deviennent des guerriers, ils apprennent à croupir quarante-huit heures dans un tonneau rempli d'eau, à survivre dans les montagnes. Torturés, malmenés, ils savent petit à petit gérer la douleur. Lorsqu'ils rentrent au Liban, ils sont dressés, fin prêts à se battre. C'est l'assassinat de Bechir Gemayel qui déclenche la haine. Leur leader, qui voulait se débarrasser des Palestiniens, est devenu président du Liban en août 1982. Il est assassiné dans un attentat, le 14 septembre 1982. Un des bourreaux se remémore: «C'est lui qui donnait un sens à ma vie.» La mort de son chef est plus pénible que celle de sa mère, il est terrassé. «Vous voulez venger la mort de Bechir?» Voici la motivation qui habite les tueurs lorsqu'ils arrivent à Chatila. «Tirer sur tout ce qui bouge.»

Monika Borgmann et Lokman Slim cherchent à comprendre comment naît la violence collective, comment elle fonctionne. Nous y sommes. Tuer tout ce qui bouge y compris les chats, les chiens, les chevaux. «Vous me demandez pourquoi j'ai fait cela? Je ne sais pas quoi vous répondre. Je ne sais pas.» Soupirs, raclement de gorge. Les détails affluent: entrer dans une maison, grenade, explosion. Re-entrer, tirer. Tatatarrraata. Obscurité. Ouf, les Israéliens leur viennent en aide avec des fusées de lumière rouge qui éclairent la nuit.

Les douilles sur lesquelles marchait Genet ne sont pas de la littérature.

Le nombre de morts de Sabra et Chatila est à ce jour encore inconnu. Il fluctue entre 1500 et 3000. Et les miliciens, combien étaient-ils? 300, 2000 hommes? Combien de bulldozers pour raser les maisons et faire disparaître les cadavres? Combien de couteaux pour dépecer les corps? Combien de kilos de produits chimiques pour que les victimes s'évaporent?

Je ne sais ce qui est le plus vertigineux: la légèreté avec laquelle ces hommes semblent avoir agi? La description froide de leurs gestes? Ou la certitude que certains d'entre eux - à les voir imiter comment on ouvre un ventre à l'aide d'un couteau - recommenceraient, là, tout de suite, si cela leur était demandé?

«Sur les soixante heures de rushes, il n'y a pas un mot de regrets. Pas la moindre trace de remords. Pour certains, juste du *self-pity*», de l'auto-apitoiement, me précise Monika Borgmann au téléphone.

La violence engloutit le temps. Combien de minutes séparent Chatila de Boutcha?

À la mémoire des victimes de Sabra et Chatila, dont cette année nous célébrons le 40^e anniversaire.

À la mémoire de Lokman Slim, assassiné le 4 février 2021.

À la puissance des mots et des images.

biblio

Wilibald

Editions Zoé, 2022.

Antonia

Editions Zoé, 2019.



bio

GABRIELLA ZALAPÌ est née en Italie, à Milan, et vit à Paris. Plasticienne, d'origines anglaise, italienne et suisse, elle se forme à la Haute école d'art et de design à Genève. Elle puise entre autres son matériau dans son histoire familiale, reprenant photos, archives, souvenirs et les agençant dans un jeu troublant entre histoire et fiction. Son premier roman, *Antonia*, a reçu le Grand prix de l'héroïne Madame Figaro et le prix Bibliomedia. Dans *Willibald*, son écriture précise et réduite à l'essentiel peint les plis et les replis d'un homme dont la vie aussi tragique que romanesque a fait de sa famille la victime collatérale.

Dans «Mots / images», écrit pour *Le Courrier*, elle revient de manière sensible, par le biais du texte de Genet et du film de Borgmann et Slim, sur le massacre de Chatila il y a quarante ans. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].